



LE CHARDONNET

« Tout ce qui est catholique est nôtre »
Louis Veuillot

Un langage catholique : la croix

Sur le mont Thabor, saint Pierre a pu dire à Notre-Seigneur : « Seigneur, nous sommes bien ici » ; pouvons-nous dire la même chose du Calvaire ? Le Calvaire est pourtant notre demeure dans ces longues semaines qui nous séparent de la mort de Notre-Seigneur. Centrés sur la pensée de Jésus qui, au calvaire, nous portait tous, nous ne pourrions plus entendre parler que de cette croix, de ces douleurs profondes et de leur efficacité pour nos âmes. Il va nous falloir suivre le Maître dans sa marche vers le Calvaire. Nous pouvons le suivre de mille manières :

♦ en demandant, par exemple, ce que nous éprouvons si rarement : la contrition ;

♦ en demandant ce que nous ne pénétrons pas assez : le sentiment de la gravité de nos fautes ;

♦ en demandant ce que nous ne saisissons pas : la justice de Dieu.

Au pied de cette croix où le péché paraît si lourd, en regardant couler ce sang, ne faut-il pas demander un peu de contrition et une appréciation plus profonde du péché et de la justice ? Nous pouvons suivre le Maître en pensant à la miséricorde divine, car nos fautes nous sont toujours présentes. Nous croyons qu'elles sont effacées, ensevelies, mais nous les voyons sans cesse, honteuses, effrayantes. C'est là une disposition de la justice, une occasion de haïr ce que nous avons trop embrassé et aimé, pour que nous puissions dire enfin : « j'aime ».

Mais pourtant nos fautes sont là et

présent sur toute notre vie. Au pied de la croix où nous nous dirigeons, Jésus nous apprend la seule chose qu'il nous importe de savoir à la dernière heure : la bonté de Dieu, bonté universelle, profonde, qui s'applique à nos âmes et les pénètre de la grâce du pardon. Il nous montre qu'il n'a pas une puissance moindre pour nous communiquer sa vie divine, que le premier Adam pour nous transmettre les tristes suites dont nos âmes gémissent.

Le Calvaire est bien le lieu où la justice et la miséricorde, qui s'écartaient par des voies contraires, se sont rencontrées. Quand on admire cette œuvre de Dieu, nous lisons réellement la bonté et la miséricorde comme écrites dans ses divines plaies, et son cœur nous paraît assez grand pour nous loger avec nos fautes, nos misères.

Comment suivre le Maître ?

Nous pouvons suivre le Maître en pensant à la patience. Nos vies ne sont pas hautes et la vie est si lourde, nous nous sentons tellement accablés. Les douleurs de notre Maître donnent à nos regards, qu'obscurcissent les misères humaines, un peu de lumière.

Dans cette Passion que nous devons vivre avec Notre-Seigneur, que verrons-nous ? Nous verrons comme il a souffert pour nous, comme il a gardé le silence, comme il a abandonné ses mains pour qu'on les cloue. Qu'il nous donne alors la patience dont pareil exemple nous

montre la nécessité.

Nous pouvons suivre le Maître, Jésus-Christ, en apprenant de lui, la charité.

A quelque point de vue que l'on se place, quelque grâce que l'on désire, la montée au Calvaire est le moment propice pour demander et recevoir.

Nous sentons-nous coupables de nombreuses fautes sous lesquelles nos têtes s'inclinent lourdement ? Regardons la croix. Elle nous apprend la miséricorde, elle nous montre Jésus auquel nous devons unir notre pénitence.

Si la vie nous semble pénible, surtout si elle nous paraît parfois vide et profane,

Page 1 Editorial *M. l'abbé X. Beauvais*

Page 4 Réflexions sur l'agonie du Christ

par M. l'abbé D. Puga

Page 6 La croix dans la vie chrétienne

par M. l'abbé B. Storez

Page 8 Debout

par M. l'abbé F.-M. Chautard

Page 10 La croix de saint Benoît, bouclier de la foi

par M. l'abbé B. Schaeffer

Page 12 Les civilisations, toutes égales ?

par Michel Fromentoux

Page 14 Augustin, de Saint-Nicolas à Ecône

par M. l'abbé B. Schaeffer

Page 15 Ces hommes qui veulent inventer l'enfant

par M. l'abbé Ph. Bourrat

Page 16 Activités — Annonces

Recevez chez vous tous les mois

LE CHARDONNET

Ceci est un extrait numérique du mensuel *Le Chardonnet*. Il s'agit d'une simple version de consultation comportant par conséquent les illustrations à basse résolution mais ne contenant pas toutes les pages. La lecture à l'écran ou sur des feuilles volantes étant d'un confort plus que médiocre, nous vous encourageons vivement à souscrire à un abonnement à la version imprimée et complète, disponible par cor-

respondance à l'adresse figurant sur le bon ci-dessous.

Nous faisons partie des gens qui pensent que l'informatique et le virtuel ne doivent pas menacer l'édition imprimée, réelle, palpable, celle qui traverse les siècles. Alors, si vous pensez comme nous, abonnez-vous !

Le Chardonnet, 10 numéros sur l'année

BULLETIN D'ABONNEMENT

Simple : 22 euros De soutien : 30 euros

M., Mme, Mlle

Adresse

Code postal..... Ville.....

Chèque à l'ordre : LE CHARDONNET - A expédier à M. Eric Brunet, - LE CHARDONNET 23, rue des Bernardins - 75005 Paris

W

Que notre souffrance soit la souffrance des membres du Christ

Et quand Notre-Seigneur dit : « Je suis la voie », cette voie, c'est celle de la croix. Quand il dit : « Je suis le Bon Pasteur », n'est-ce pas au Calvaire que ce Pasteur a donné sa vie pour ses brebis ? Tous ces titres de Maître, d'Époux, de Prince de la paix, de Pasteur, ne sont compris qu'à la croix. Lorsque la grande victime propitiatoire était offerte chez les Juifs, le peuple s'identifiait à cette victime, car par la volonté qu'il lui attribuait, il sentait qu'elle portait en elle les fautes de tout un peuple. Voici maintenant la victime qui porte en elle les infirmités de l'immense peuple des âmes : c'est Jésus sur sa croix, chargé de nos fautes, de nos sentiments, de nos faiblesses et de nos misères, par un acte volontaire. Nous sommes en lui, nous le sentons ; en même temps que le juste est crucifié au Calvaire, le vieil homme est crucifié, le premier Adam meurt en nous. Cela est si vrai que Jésus s'exprime par les paroles que nous aurions employées : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Ces paroles exprimaient ce qui était dans l'âme des hommes apparemment abandonnés par Dieu.

A nous qui, bientôt, allons nous efforcer de suivre ce chemin où Jésus nous portera par ces indicibles souffrances dont son cœur est chargé, par nos infirmités dont il se revêt, il est demandé de faire ce chemin de croix avec lui, en nous assimilant, en nous associant à lui. Il veut de nous une pénitence que nous puissions unir à la sienne. L'idée du sacrifice chrétien appelle l'union à la douleur et au sacrifice du Christ tel qu'il ne fasse qu'un avec le sien. Il n'y a rien de plus grand que la pénitence ainsi conçue. Elle doit être ainsi comprise : que notre souffrance soit la souffrance des membres du Christ et que le Christ puisse la revendiquer comme sienne.

Lorsqu'un autel est consacré, on y dépose des reliques de saints martyrs, afin de témoigner que le sacrifice des martyrs est uni à celui de Notre-Seigneur ; ces reliques sont scellées dans la pierre pour bien signifier que les deux sacrifices ne

font qu'un, d'une manière indissoluble.

De la même façon, nos souffrances volontaires ou involontaires, quand elles sont acceptées, nos pénitences généreusement portées, sont unies aux souffrances du Christ. « Je complète en mon corps ce qui manque à la Passion » dit saint Paul. Il n'y manque rien. Mais nous devons ajouter et unir à cette Passion ce que nous souffrons, de manière que nos douleurs fassent corps avec elle.

Vivons pendant ces temps de pénitence le chemin de la croix du Christ non pas seulement extérieurement, mais en nous identifiant à lui si nous comprenons vraiment la noblesse de la souffrance.

Toute vertu est fondée sur le sacrifice ; toutes doivent être unies à Notre-Seigneur qui les a pratiquées. Et nous devons alors dire comme saint Pierre : « Allons et mourons avec lui ». C'est-à-dire, mettons-nous derrière lui, pour le suivre, là où il doit souffrir, pour que notre mort soit la sienne. Voilà la grandeur des vertus chrétiennes, voilà ce qui doit nous encourager, voilà ce que c'est que faire son chemin de la croix avec Notre-Seigneur : c'est le faire comme lui et que nos douleurs

soient ses douleurs, nos souffrances ses souffrances et que notre triomphe soit le sien. Nos souffrances deviennent infiniment précieuses unies à ce que Jésus a souffert.

L'acte de pénitence, demandé par l'Église, a pour but de nous unir par une petite mortification à Jésus souffrant, elle nous montre la victime et nous demande d'offrir avec elle. Nous unir à la grande humiliation du Christ. Offrir avec celui qui s'est offert volontairement, voilà la noblesse des âmes qui suivent le Christ, voilà ce qu'est « faire le chemin de la croix » : la pénitence que nous devons à Dieu devient moyen d'union avec lui.

La passion est un langage qui s'adresse à nous tous, un langage qui parle de toutes les vertus, de tous les sentiments surnaturels possibles dans le cœur de l'homme, un langage qui s'adresse à toute âme.

A l'âme pénitente, comme à l'âme encore éloignée de Dieu, la croix dit : « Agenouillez-vous, confondez-vous ».

A l'âme qui marche dans les voies de Dieu, la croix dit : « Animez-vous »

Abbé Xavier Beauvais

Colloque de l'Institut Universitaire Saint-Pie X

Quel regard sur l'Histoire ?



Avec la participation
du Professeur Jean de Vipperte
et de M. Reynald Sécuel

Samedi 10 Mars
de 14h à 19h

21, rue du Cloître des Mendi 75001 Paris

Réflexions sur l'agonie du Christ

— Abbé Denis Puga —

Le Christ, dès le premier instant de sa vie humaine, entre en agonie et cette agonie permanente ne se terminera qu'à l'instant où, cloué au bois de la croix, il remettra son âme dans les mains de son Père.

C'est là un grand mystère qu'il nous est difficile de saisir. En effet le mystère de l'union hypostatique, c'est-à-dire de cette union entre la divinité et l'humanité dans la personne du Fils de Dieu, nous dépasse tellement que bien souvent dans nos réflexions sur la vie intime du Notre-Seigneur nous avons tendance à oublier la réalité humaine en ne pensant plus qu'à la divine.

Essayons cependant d'approfondir, autant que faire se peut, ce mystère de l'agonie du Christ. L'être humain, à la différence de l'animal sans raison, peut appréhender à l'avance une peine, et donc en souffrir par anticipation. Pensons à l'agonie des condamnés à mort dans les instants qui précèdent leur exécution. Le Christ étant vraiment homme n'échappa pas à cet aspect psychologique de notre humanité. Et bien plus, chez lui, les passions étant parfaitement soumises à sa raison, la considération des peines futures n'en était que plus fine et donc plus pénible. Chez nous autres, blessés que nous sommes par le péché originel, les consolations sensibles sont souvent des dérivatifs à la considération pénible de l'avenir. C'est le verre de rhum du condamné à mort pour qu'il ne pense pas trop à ce qui l'attend.

Il faut rappeler que, dans sa science humaine, le Christ savait, dès l'instant où il commença à penser, qu'il allait

mourir de cette horrible mort et qu'il le devait de par une volonté intangible de son Père bien-aimé. Connaissance humaine qu'il possédait de par la connaissance acquise par les Saintes Écritures, de par aussi la connaissance infuse par la révélation constante qu'il recevait des événements futurs et des desseins de son Père. Et aussi par la connaissance de la vision intuitive de l'essence divine qui lui faisait voir plus en détails encore les moindres aspects et circonstances du mode d'accomplissement de ce sacrifice expiatoire.

La souffrance des jours à venir

Toute sa vie, le Christ a donc eu devant les yeux cette perspective effrayante : sa vie serait brisée dans la force de l'âge par le supplice horrible de la crucifixion. L'agonie, la peur humaine devant les souffrances et la mort brutale qui allaient lui être infligées par les hommes et auxquelles il se soumettait volontairement, n'a donc pas été

chez lui un simple épisode se résumant aux quelques instants de la prière du Jeudi Saint au Jardin des Oliviers. Ce fut une considération de tous les instants dans sa vie humaine : enfant, adolescent, missionnaire à travers la Palestine. Imaginons par exemple l'angoisse qui a pu être celle de Jésus enfant ou adolescent lorsqu'il entendait la lecture à la synagogue de la description faite par Isaïe, le prophète, des souffrances du Messie à venir. Il savait que cela lui était destiné.

Quand, bien longtemps avant de mourir, le Christ confia à ses disciples, que son âme est troublée et qu'il est triste jusqu'à la mort, il ne faut pas y voir une exagération sémitique mais bien l'affirmation que la pensée de sa passion à venir provoquait chez lui une angoisse profonde permanente qui aurait bien pu le faire mourir. On peut mourir de peur : c'est une réalité, pas seulement une expression. « La crainte de la mort, de sa propre mort, était en Notre-Seigneur, dit le théologien Sua-

CARNET PAROISSIAL

Ont été régénérés de l'eau du baptême

Daniel SANTIAGO	28 janvier
Samuel EDA	11 février

Ont été honorés de la sépulture ecclésiastique

André BOURBAN, 86 ans	3 février
Augustin BERNARD, 1 jour	4 février
Benjamin GUILLEMAIN, 85 ans	10 février
Yvette PARMENTIER, 90 ans	13 février

Conférences du lundi DE L'INSTITUT UNIVERSITAIRE SAINT-PIE X

Lundi 12 mars 2012 : M. le Professeur Jean de VIGUERIE
Les pédagogues, essai historique sur l'utopie pédagogique

Horaire : de 19 h 30 à 21 h

Spécial période électorale :

Lundi 19 mars 2012 : M. Daniel-Robert BARBERO
Commentaire du De Regno de saint Thomas

Lundi 26 mars 2012 : R.P. JEAN-DOMINIQUE, O.P.
Quelle politique pour la France de demain ?
(A 18 heures, messe de l'Annonciation)

21, rue du Cherche-Midi - 75006 PARIS - (métro : Sèvres-Babylone ou St-Sulpice) - Entrée : 6 € (étudiants : 3 €)

La croix dans la vie chrétienne

— Abbé Benoît Storez —

Le chemin du ciel n'est pas un tapis roulant. Parfois, dans la nostalgie d'un paradis terrestre perdu, on rêve d'un chemin sans aspérité, ou mieux, d'un téléphérique qui nous porte au sommet de la sainteté sans effort ni fatigue.

Arrêtons-là, le téléphérique est en panne, il faut monter à pied. On aimerait lire au dessus de la porte du paradis terrestre : « fermeture provisoire pour cause de reconstruction ». Mais non, ce qui y est écrit, c'est « fermeture définitive ! » Depuis la triste aventure du péché originel, depuis la révolte de l'humanité tout entière contre son Créateur, la terre est une vallée de larmes – *lacrimarum valle* – comme nous disons si bien dans le *Salve Regina*. « Par le péché le mal est entré dans le monde »¹, la souffrance est une conséquence du péché, une punition.

Mais ces souffrances ne sont pas stériles. La fermeture du paradis terrestre nous a privés de l'arbre de vie ; Dieu dans sa bonté en a suscité un autre : l'arbre de la croix. Voilà le mystère : Dieu, dans sa sagesse insondable, a choisi la souffrance comme moyen de Rédemption. Ainsi, ce qui était punition devenait moyen de restauration.

Il n'est pas rare, dans la vie chrétienne, de se heurter au mystère de la croix, et presque par réflexe, de demander 'pourquoi'. Pourquoi donc tel souci, telle peine, pourquoi telle épreuve ? La Sainte Vierge elle-même, en retrouvant au temple son divin fils, laissa échapper ce 'pourquoi' tellement compréhensible au souvenir des trois jours qu'elle venait de traverser. A ce 'pourquoi' cependant,

Jésus ne répondit pas directement, mais se borna simplement à manifester le mystère : Ne saviez-vous pas... ? Et la Sainte Vierge, dont la fidélité parfaite à la volonté de Dieu ne s'est jamais démentie, adora en son cœur les secrets desseins de Dieu.

Notre-Seigneur lui-même est passé par là : la croix est une réalité, une terrible réalité de la vie de Notre-Seigneur. L'habitude de voir des crucifix nous fait parfois oublier l'horreur de ce supplice, le plus terrible de ceux qui ont été inventés par la cruauté des hommes. De plus, les souffrances de Notre-Seigneur



Sainte Véronique

ne se limitent pas à la croix, car toute sa vie il a dû faire face aux difficultés et endurer l'épreuve : la naissance dans une crèche, la fuite en Egypte, le jeûne au désert avec les tentations du diable, l'incompréhension puis l'hostilité de son peuple et même de ses proches, l'obstination des pharisiens, et tout cela presque chaque jour. Il était véritablement « l'homme de douleurs »² et

c'est par ses douleurs qu'il nous a rachetés. C'était annoncé par les prophètes : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans la gloire ? »³ Voilà le mystère : le chemin de la gloire est un chemin de croix, la Résurrection suppose la Passion.

Or Notre-Seigneur veut que nous passions nous aussi par ce même chemin. Dieu veut nous associer dans l'éternité à la glorification de son Fils, à la résurrection du Christ, Notre-Seigneur. Mais le moyen, le seul moyen pour cela, c'est de passer nous aussi par la croix, d'être associés à la Passion. Et cette participation, Dieu la veut positivement : « Ce Dieu qui t'a créé sans toi ne te sauvera pas sans toi »⁴ rappelait saint Augustin. C'est le mystère du Corps mystique : le Christ est la tête, nous sommes les membres, et là où la tête est passée, les membres doivent passer aussi.

Regardons la conduite de la Providence dans la vie des saints : s'il y a bien une chose qu'ils ont tous en commun, c'est l'épreuve. Attardons-nous un peu sur la Sainte Vierge Marie. Y a-t-il eu ici-bas une créature que Notre-Seigneur ait aimée plus que sa mère ? Pourtant, quelle vie ! De l'Annonciation jusqu'à sa mort, ce n'est qu'une suite de souffrances et de croix dont il serait trop long de dresser une liste exhaustive. Le vieillard Siméon l'avait annoncé : « un glaive de douleur transpercera votre âme »⁵. Notre-Seigneur n'aurait-il donc pas pu lui épargner cela ? N'aurait-il pas pu la laisser dans l'ignorance de la Passion et attendre le matin de Pâques pour lui annoncer tout ensemble et sa mort et sa résurrection ? N'aurait-il pas pu ? Si, bien sûr, et facilement. Mais il voulait préparer à sa mère une couronne de gloire sans pareille, il voulait l'associer plus étroitement qu'aucune autre créature à sa glorification éternelle. Alors il l'a associée étroitement à sa Passion.

Dans une moindre mesure, toute vie chrétienne a son cortège d'épreuves et de difficultés : tentations, maladies, pri-

1. Romains V, 12.

2. Isaïe LIII, 3.

3. Luc XXIV, 26.

4. Saint Augustin, *Sermon 15*, chapitre I.

5. Luc II, 35.

Debout

— Abbé François-Marie Chautard —

Dans ce simple mot que nous n'aurons jamais fini de méditer, saint Jean, témoin oculaire de la Passion du Christ, a voulu nous tracer le portrait de sa mère, celle que lui a donnée le Christ en testament. Un seul mot pour traduire l'attitude de Marie au pied de la croix : *Stabat*.

Saint Jean ne nous parle pas de la douleur de Marie. Par discrétion, il ne nous parle pas de ce qui est évident. Il a préféré nous rapporter la conduite de Marie face à la croix.

Le rôle de Marie dans la Passion

Marie n'intervient pas dans la Passion. Elle n'agit pas, ne parle pas, ne s'effondre pas. Elle se tient debout près de la croix de Jésus. C'est sa place, elle s'y tient : *stabat*.

L'évangéliste a remarqué le geste de sainte Véronique qui essuie le visage du Christ. Il n'a rien noté de semblable au sujet de Marie. Non pas que le silence de l'Évangile soit une preuve. Mais l'Évangile ne le mentionne pas.

On a pu voir la femme de Pilate intervenir pour tenter de sauver le Christ. Mais on ne voit pas que la mère de Dieu soit intervenue. Sa mission est plus discrète mais aussi plus grande. Elle semble disparaître au pied de la croix, s'unissant jusque dans son attitude extérieure à l'offrande intérieure de son Fils.

On voit les femmes de Jérusalem qui se lamentent et pleurent sur les douleurs du condamné mais l'évangile ne parle pas des

plaintes ni des larmes de la mère des douleurs. On peut aisément imaginer de discrètes larmes qui ont perlé dans ses yeux avant de glisser lentement sur son visage. Mais l'Évangile n'en dit mot. La seule chose qu'il mentionne, c'est la place de Marie debout près de la croix de son fils.

« Marie, la Mère du Seigneur, note saint Ambroise, était debout devant la croix de son Fils; nul autre ne me l'a dit que saint Jean l'évangéliste. D'autres ont rapporté comme le monde avait été ébranlé à la passion du Seigneur. Comme le ciel avait été voilé de ténèbres, comme le soleil s'était enfui comme le larron avait été reçu au paradis, après sa pieuse confession. Mais c'est Jean qui m'a appris ce que les autres ne m'ont pas appris, com-



ment Jésus sur sa croix a appelé sa Mère; il a donné plus de prix à cette marque de piété filiale donnée à sa Mère par le Christ vainqueur des supplices qu'au don du royaume céleste »¹.

Le regard de foi sur la Passion

Marie n'intervient pas dans le cours de la Passion pour l'interrompre ou l'amoinrir. Seule, elle a compris que son fils voulait souffrir, que son fils mourrait en victime salutaire. Elle sait que son fils n'attend pas d'elle un secours, un soulagement dans sa Passion. Alors, extérieurement elle ne fait rien d'autre qu'être là, au pied du calvaire, au moment où son fils est le plus abandonné.

C'est sa place et elle la tient, fermement, imperturbablement, fortement. Il ne faudrait pas imaginer une Vierge se pâmant et effondrée de douleur. Marie-Madeleine effondrée, on peut l'imaginer – et les artistes ne s'en sont pas privés – tant elle a pris l'habitude de pleurer aux pieds de Jésus. Marie non.

Son rôle est d'être là, non pas d'abord pour apporter un soulagement à son fils mais pour s'unir à son sacrifice. Alors que tous les témoins de la crucifixion sont à deux mille lieues d'imaginer que se déroule le sacrifice rédempteur, Marie s'unit au fond de son âme à ce sacrifice, et place ses lèvres sur la coupe du sacrifice pour en boire toute l'amertume.

Et c'est cela qu'attendait Notre-Seigneur. Le Christ n'a pas voulu réserver à sa mère l'honneur de lui essuyer le visage, le soin de lui donner à boire, ou de l'ensevelir. Il a voulu accorder ces privilèges à d'autres. Il lui a réservée une autre mission, plus cachée mais plus profonde et bénéfique : s'unir à sa souffrance afin de sauver les âmes.

Tenir sa place

Ainsi est parfois, voire souvent, la vie. Le Christ ne de-

1. Saint Ambroise, Lettre au clergé de Verceil.

La croix de saint Benoît, bouclier de la foi

— Abbé Bruno Schaeffer —

La médaille-croix de saint Benoît prend place parmi les sacramentaux. En dehors des sacrements institués par Jésus-Christ, l'Église offre à ses fidèles selon le droit canon, des choses ou des actions dont le but est « par une certaine imitation des sacrements » d'obtenir « au moyen de sa prière des effets avant tout spirituels ».

Par là, l'Église entend la rémission du péché véniel, l'obtention de grâces actuelles, l'éloignement du démon, la concession d'un bien temporel et pour les défunts la rémission de la peine temporelle.

La date exacte de l'apparition de cette médaille présentant la croix et l'image de saint Benoît demeure incertaine. Son origine vient de l'usage continu du signe de la croix par saint Benoît. Les miracles silencieux, rapportés par saint Grégoire le Grand au livre IV des Dialogues sont dus à ses bénédictions. Dans des circonstances matérielles ou spirituelles différentes, c'est la même efficacité pour détruire les artifices du démon et guérir intérieurement les âmes. La bénédiction du rituel demande à Dieu l'éloignement de « toute puissance du diable ». La « virulence de l'adversaire écartée » la médaille concourt « au salut de l'âme et du corps ».

Le signe de la croix, signe de vie

L'une des inscriptions figurant en initiales sur la médaille est directement attachée à un miracle opéré par saint Benoît par la croix « *Vade Retro Satana; Nunquam Suade Mihi Vana; Sunt Mala Quae; Ipse Venena Bibas* ». « Retire-toi, Satan,

ne viens pas me conseiller tes vanités; le breuvage que tu verses est le mal: bois toi-même tes poisons ».

A force d'insistance, Benoît avait accepté de prendre la place d'un abbé défunt. Les moines, après avoir souhaité retrouver les observances régulières, ne



supportent plus la rigueur de leur nouvel abbé. Regrettant le temps où ils s'éloignaient du chemin de la perfection, ils décidèrent de le mettre à mort en mêlant à son insu du poison dans son vin. Selon l'usage, Benoît « étendant la main fit un signe de la croix » pour bénir le pichet. A ce geste le récipient se brisa « comme si, raconte saint Grégoire, sur cet objet empoisonné, au lieu de tracer une croix, Benoît eut lancé une pierre ». Devant ce fait, « l'homme de Dieu comprit aussitôt que ce vase contenait un breuvage de mort puisqu'il n'avait pu supporter le signe de vie ». Saint Grégoire montre ensuite saint Benoît quittant le monastère relâché et regagnant sa solitude où « il habita avec lui-même ».

Ce signe de croix et de nombreux autres faits relatés par saint Grégoire le Grand expliquent la double présence du patriarche des moines et de la croix sur la médaille. Honneur destiné, selon

Dom Guéranger, à « montrer l'efficacité de ce signe sacré entre ses mains ». Le restaurateur de Solesmes insiste sur l'importance de cette médaille dans toute la tradition bénédictine. Depuis le nom des monastères dédiés à la Sainte Croix jusqu'aux miracles accomplis par les moines, en passant par les missions bénédictines ou la littérature monastique, la croix-médaille est l'héritage principal de saint Benoît. Elle unit définitivement le Père des moines à la croix du Sauveur. Aux témoins d'un miracle dont il avait été l'instrument, Saint-Maur explique: « si la majesté divine a daigné opérer ce prodige par le bois de notre rédemption, ce n'est donc pas à un homme, mais au divin Rédempteur lui-même qu'il faut attribuer la gloire, bien que personne ne puisse douter



que ce soient les mérites de notre très saint Père Benoît qui nous ont obtenu de lui cette grâce ». Les anciennes vies de saint Placide et de saint Maur, premiers disciples de saint Benoît, ne manquent pas d'associer à la puissance de la Sainte-Croix les mérites de leur abbé.

L'histoire de la médaille bouclier invincible

A la fin du XIV^e siècle, on trouve en Italie une « médaille de dévotion » et en territoire germanique, une Bible des pauvres évoque déjà saint Benoît et sa croix. La Bible de Metten (1415) présente une miniature avec un moine armé d'une croix. L'image est entourée de quelques vers, ceux qui figurent sous forme d'initiales autour de la médaille. Il faut cependant attendre le XVII^e siècle pour trouver l'ancêtre de notre médaille actuelle. En 1664, le monastère de Sankt Georgenberg en Tyrol

Les civilisations, toutes égales ?

— Michel Fromentoux —

M. Claude Guéant, ministre de l'Intérieur, s'attendait-il à provoquer une telle levée de boucliers, quand il a prononcé le 4 février dernier, ces propos somme toute très politiquement corrects : « *Contrairement à ce que dit l'idéologie relativiste de gauche, pour nous, toutes les civilisations ne se valent pas. Celles qui défendent l'humanité nous paraissent plus avancées que celles qui la nient. Celles qui défendent la liberté, l'égalité et la fraternité, nous paraissent supérieures à celles qui acceptent la tyrannie, la minorité des femmes, la haine sociale ou ethnique... En tout état de cause, nous devons protéger notre civilisation* » ?

L'idéologie du système politique que sert M. Guéant ne lui permettait pas d'exposer son point de vue avec plus de clarté, d'autant qu'elle lui interdisait de recourir à la moindre échelle de valeurs. Égalitarisme oblige...

Pour nous qui savons avec saint Pie X que « la civilisation n'est plus à inventer ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées, elle a été, elle est, c'est la civilisation chrétienne, c'est la cité catholique »¹, nous ne pouvons nous contenter des à peu près du ministre. Nous devons affirmer que l'on est *civilisé* dans toute la mesure où l'on appartient à un peuple baptisé dans le sang du Christ Notre Seigneur, et dans toute la mesure où l'on n'a pas oublié ou renié cette appartenance...

La Chrétienté : spirituel et temporel unis pour le salut des âmes

Certes, en dépit de la faute originelle et donc de la nature blessée de



l'homme, des sociétés étaient parvenues après mille tâtonnements à découvrir par l'expérience quelques éléments de sagesse ; peu à peu elles avaient réfréné leurs instincts et s'étaient habituées à respecter certaines lois de la nature essayant même d'en percer le

mystère. D'un effort d'organisation, de hiérarchisation, était née une ébauche de civilisation, la Grèce découvrant que la beauté n'est pas dans les choses mais dans l'ordre des choses, Rome se donnant les moyens par ses légions et ses colons de protéger et transmettre ces acquis d'humanité. Mais force est d'admettre que c'est le christianisme, qui porte en lui, disait Charles Maurras, « l'essence des doctrines de la haute humanité », qui a orienté cet effort dans le sens des vraies finalités humaines, il a aussi encouragé les communautés nées de la coutume au sein desquelles l'homme « animal social » pouvait le mieux réaliser ses fins tant spirituelles que temporelles.

Il est évident que le baptême de Clovis a été un événement capital dans l'histoire de la civilisation puisqu'il a fait de la France la continuatrice de

la Rome chrétienne et lui a permis de faire reculer bien des formes de barbarie. Au cours des siècles futurs, on vit s'épanouir la Chrétienté, c'est-à-dire l'unité des peuples autour de la foi chrétienne, la proclamation du droit public de l'Église, car elle est seule à pouvoir *spiritualiser*, donc *civiliser* les sociétés. Les États qui acceptèrent et aidèrent cette mission de l'Église ont pérennisé la civilisation qui, peu à peu, entra dans les mœurs. Ce fut le cas de la dynastie mérovingienne avant sa déchéance puis de la dynastie carolingienne après l'an 800 et le sacre de Charlemagne, où l'on fut bien près de voir s'établir la Cité de Dieu, que préconisait saint Augustin, rassemblant tous les peuples dans une unité politique les amenant à une

unité religieuse, les deux pouvoirs temporel et spirituel unis dans un même

1. Encyclique *Notre charge apostolique* du 25 août 1910. Relire *Vu de haut* n° 18 *Saint Pie X et la politique*

2. Abbé Olivier Rioult : *Jeanne d'Arc Histoire d'une âme*. Ed. Clovis

« Augustin, de Saint-Nicolas à Ecône »

— Abbé Bruno Schaeffer —

Qualifié de roman, le nouveau livre de Marthe Magnin, déjà connue par *L'année liturgique racontée aux enfants* » relève davantage du récit.

Sous un titre peu accrocheur *Laissez revenir à Lui...*, l'auteur a voulu écrire « en témoignage de gratitude envers Mgr Lefebvre ». Il en ressort une chronique familiale passionnante allant de la prise de Saint-Nicolas en 1977 aux obsèques du fondateur de la Fraternité Saint-Pie X en 1991. Rappeler aux générations actuelles ces événements à la fois proches et lointains n'est pas le moindre des mérites de Marthe Magnin. Pour ce faire, elle laisse la parole à Augustin, 13 ans en 1977. Ce fils d'officier et ses deux sœurs, Agathe, 10 ans, et Angélique, 7 ans, rejoints plus tard par des jumeaux, habitent le vieux château ancestral berichon. La famille d'Augustin racontée dans le livre met en scène les deux sœurs de sa maman. Claire, mariée à un médecin parisien, attend son neuvième enfant. Ils ont retrouvé la pratique religieuse grâce à la salle Wagram où officie Mgr Ducaud-Bourget. L'oncle Gilles, la tante Estelle et leurs deux enfants Guilhem et Giliane habitent en Provence. Leur générosité les a égarés dans le modernisme et son laxisme.

Pour Augustin et sa famille, tout commence par un 2 février décevant : « Ce n'est pas une messe, s'exclame Augustin, mais une vraie kermesse ». Sur le chemin du retour la famille se lamente : « Et pourtant comment faire ? On n'a pas le choix ! Il faut bien aller à la messe ! ». Mais était-ce la messe ? Augustin s'interroge. Leur maman montre son vieux missel : « Comment est-il possible qu'on ait changé tout cela ? ». Du haut de ses sept ans Angélique déclare : « Ce n'était pas la peine de faire du neuf ! C'était bien mieux expliqué avant et tellement plus beau ».

Un certain 27 février 1977

L'étape suivante, c'est l'invitation des cousins parisiens. La prière en famille le soir au salon est le « secret de leur réussite ». Augustin est impressionné. Arrive le dimanche

27 février. Augustin est déçu, il attendait la découverte de cette salle de boxe transformée en église tous les dimanches matins. Cette fois, le rendez-vous est à la Mutualité. Sur le chemin, Augustin envie les cravates fleurdelisées et les cheveux courts de ses cousins. Arrivé à la Mutualité « l'ordre de se rendre à l'église voisine circule à voix basse ». Mais, croix en tête, la procession s'élanche, au chant d'un vibrant *Credo*, la messe peut commencer. « Une certitude que je n'ai jamais ressentie auparavant » envahit Augustin. « Je comprends par là que Dieu est vraiment présent ». Les fidèles sortent de l'église en chantant « Catholiques et Français toujours ». « Nous y sommes, nous y restons » lance le clergé. Saint-Nicolas n'est pas occupé, Saint-Nicolas est redevenu une église catholique. La garde s'installe et veille.

Augustin est bouleversé : « la voilà donc la croisade héroïque à laquelle j'aspirais de tout mon être ! ». Avec sa famille il découvre les étapes successives du combat de la foi. Mgr Lefebvre a été sanctionné à la suite des ordinations de 1976, l'été chaud de la même année révèle à beaucoup la réalité de la résistance. Entre les deux familles, les discussions vont bon train. Le Concile a voulu marier l'Eglise et la révolution, réalisant l'utopie des catholiques libéraux et mettant la vérité et l'erreur sur le même plan.

De retour dans le Berry, guidée par tante Claire, la famille d'Augustin cherche la seule vraie messe. Dès le « dimanche suivant, pas une seule fois, malgré la contrainte imposée par

la distance, nous ne sommes retournés à la messe moderne ». Une vieille église romane où le prêtre a repris l'ancien rite devient leur nouvelle paroisse. Le dimanche est à nouveau le jour du Seigneur où l'on ne se contente pas de la stricte assistance à la messe.

Augustin, choisi par sa famille parisienne pour être parrain de Luc, leur nouvel enfant, vient à Saint-Nicolas pour le baptême. Le 22 mai, il verra pour la première fois Mgr Lefebvre venu confirmer dans notre église.

Avec l'été, c'est l'épisode de la Côte d'Azur chez les autres cousins. Les cheveux courts d'Augustin déplaisent à Guilhem. La mini-jupe ou le jean délavé de Giliane, contrastent avec les robes de ses cousines. Invité par les amis de son cousin à une soirée, Augustin se laisse aller à

boire, à fumer, à se tenir mal, plus tard, « un grand nous proposa de goûter aux sensations d'un paradis inconnu ». Ayant appelé au secours son ange gardien, il s'en va : « Vos jeux ne m'amuse pas ». Le lendemain, malade, Augustin veut entrer chez lui. Sa maman lui conseille une bonne confession : « Je sortis du confessionnal plein d'une vigueur nouvelle ».

Le dimanche, les deux familles se rendent à Théoule où officie l'abbé Delmazure ; les cousins sont plutôt impressionnés par ce qu'ils voient.

Augustin jalouse ses deux cousins entrés à l'Ecole Saint-Michel de Châteauroux. Lors du jubilé sacerdotal de Mgr



Lefebvre, à la porte de Versailles, ils entendent le prélat leur dire : « Gardez la messe de toujours ». Dès lors les découvertes se multiplient : le Pointet où Augustin est confirmé, Ecône pour les vacances d'hiver. Agathe et Angélique rejoignent les sœurs dominicaines de Brignoles qui ont fondé une école à Pouilly-en-Auxois. Depuis un an, Augustin a retrouvé ses cousins dans le cadre austère de Saint-Michel, mais, écrit-il, « l'école nous apprenait à aborder la vie en chrétiens solides et joyeux ». Il lit saint Thomas et Maurras et comprend les faiblesses de la démocratie. La famille découvre le mouvement légitimiste, assiste à une messe à la mémoire de Louis XVI, le 21 janvier.

Bac en poche, Augustin, avant de rentrer au Prytanée militaire de La Flèche pour préparer Saint-Cyr, part pour la Provence avec ses cousins. Les événements vont se succéder, mais... laissons au lecteur le soin de les parcourir, connaissance du MJCF, pèlerinage à Chartres devant les portes closes de la cathédrale.

Retenons l'épisode où à travers l'amour de la musique, Augustin lie une amitié féminine. Mathilde, par le MJCF, s'approche de la Tradition, elle plaît à la famille d'Augustin.

Pourtant Mathilde lui dit : « nous sommes appelés à d'autres choses et nous faisons semblant de ne pas comprendre ». Il se sent perdu. Dieu vient à son secours, François son cousin lui annonce l'arrêt de ses études de médecine et

son entrée au séminaire. Tout devient clair, en lisant les confessions de saint Augustin, il verse « des larmes de joie en trouvant des réponses » à ses interrogations. Il partira à la fin de l'été avec François pour Ecône, « là où Dieu me voulait ».

Six années de séminaires commencent dans la proximité de Mgr Lefebvre. En résumé : « une joie tranquille a accompagné chacune de nos journées ». Les sacres de 1988 ne changent rien ; « Nous sommes excommuniés, leur dit Mgr Lefebvre. Mais « ... par qui ? Par ceux qui devraient l'être eux-mêmes ». Surtout ajoute-t-il, « le lien officiel à la Rome moderniste n'est rien à côté de la préservation de la foi ». Le jour des obsèques de Monseigneur, Augustin lui adresse une prière pleine d'actualité. « Du ciel, veillez sur votre œuvre. Demandez des grâces pour qu'elle perdure, tenant tête contre vents et marées... Préservez-nous de ces tentations dangereuses que vous avez connues sans jamais y succomber ».

Le but de ces pages est dans le titre, il s'agit de ramener à Dieu les âmes égarées dans le culte de l'homme. Elles seront un puissant moyen d'apostolat à répandre largement. Puisent-elles trouver de nombreux lecteurs.

Laissez revenir à lui... En témoignage de gratitude envers Monseigneur Lefebvre. Marthe Magnin - Touraine micro Edition 2011 - 121 pages - 9,90 €



Ces hommes qui veulent inventer l'enfant

— Abbé Philippe Bourrat —

L'utopie s'affranchit du réel. Sûre d'elle-même, elle façonne un homme ou une société qui n'existe pas et ne peut se réaliser.

L'idée prévaut et veut s'imposer contre la force des faits et l'ordre de la nature. Elle refuse de se soumettre aux exigences du monde tel qu'il est ou tel qu'il peut devenir et préfère s'accrocher à des rêves qu'elle appelle vainement à la vie. Dans l'éducation, nombreux ont été et sont encore ceux qui rêvent d'un enfant qui n'est pas et ne peut advenir car l'idée que l'on se fait de lui ne correspond pas à la nature humaine.

Avec *Les pédagogues*, Jean de Viguerie vient

de signer un essai bref mais magistral et qui fera date. D'Érasme, (XVI^e siècle), à Philippe Meirieu, coqueluche déclinante des bien-pensants de la nouvelle pédagogie contemporaine, l'historien, qui porte aussi et surtout un regard philosophique, aborde tous les auteurs dont la pensée dévoyée a marqué l'histoire de l'éducation. Avec une précision et une intelligence des principes qui rendent accessibles les méandres des théories les plus fumeuses, Jean de Viguerie évalue les méthodes et identifie la philosophie de l'éducation qui sous-tend le système proposé, il remonte aux sources dont s'inspire tel ou tel pédagogue. En refermant son ouvrage, on est convaincu que dans toute erreur éducative se cache une fausse conception de la connaissance ou de la nature humaine en général. De plus, l'idéologie politique ayant

souvent dévoyé l'œuvre éducative pour mieux s'emparer d'une jeunesse encore malléable, le livre de J. de Viguerie nous aide à dresser un bilan d'inventaire du système éducatif actuel, héritier des erreurs cumulées de ces utopistes pédagogues.

Un livre accessible aux parents et aux maîtres et qui donne les moyens de juger à l'aune du réalisme tout système pédagogique qui se prétend nouveau.

Les pédagogues – Essai historique sur l'utopie pédagogique - Jean de Viguerie - Cerf - 160 pages - 14 €



Jeudi 1^{er} mars

- + A 20h00: cours de catéchisme pour adultes

Vendredi 2 mars

- + A 9h00: messe de l'école St-Bernard
- + A 17h40: chemin de croix
- + De 18h00 à 20h00: consultations notariales en salle des catéchismes

Samedi 3 mars

- + De 8h30 à 12h45: réunion des chefs de chapitre (s. des catéchismes)
- + A 13h00: cours de catéchisme pour adultes
- + Pas de cours de catéchisme (enfants)

Dimanche 4 mars

- + Réunion du Tiers Ordre O.F.M.
- + Sur le parvis vente de « Savoir et Servir » sur « Saint Dominique et les Cathares »
- + Vente de gâteaux pour les guides
- + A 17h00: 2^e de conférence de carême

Mardi 6 mars

- + A 20h00: cours de doctrine approfondie

Mercredi 7 mars

- + A 15h00: réunion de la croisade eucharistique
- + A 19h30: réunion de la conférence Saint-Vincent de Paul
- + A 20h00: réunion préparatoire à la consécration à la Très Sainte Vierge du 25 mars

Jeudi 8 mars

- + A 20h00: cours de catéchisme pour adultes

Vendredi 9 mars

- + A 17h40: chemin de croix
- + De 18h00 à 20h00: consultations patrimoniales (salle des catéchismes)
- + A 19h15: chapelet des hommes

Samedi 10 mars

- + A 10h30: rassemblement de SOS Tout-petits au coin de la rue de la Chine et de l'avenue Gambetta, Paris XX^e
- + A 13h00: cours de catéchisme pour adultes
- + A 16h00: messe des catéchismes
- + De 14h00 à 19h00: colloque à l'Institut Saint-Pie X

Dimanche 11 mars

- + Sur le parvis: brocante de la kermesse
- + Récollecion des anciens retraitants
- + A 17h00: 3^e conférence de carême

Lundi 12 mars

- + A partir de la messe de 18h30: réunion du Tiers Ordre de la FSSPX

BULLETIN D'ABONNEMENT

Simple: 22 euros De soutien: 30 euros

M., Mme, Mlle.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Chèque à l'ordre: **LE CHARDONNET** — A expédier à M. Eric Brunet, LE CHARDONNET 23, rue des Bernardins — 75005 Paris

Veillez préciser, en retournant votre bulletin, s'il s'agit d'un nouvel abonnement ou d'un renouvellement. Dans ce dernier cas, indiquez votre numéro d'abonné. (Ne nous tenez pas rigueur de recevoir éventuellement une relance superflue...).

- + A 19h30: conférence à l'Institut par J. de Viguerie sur « Les pédagogues ».

Mardi 13 mars

- + A 16h30: récitation du rosaire en l'honneur de Notre-Dame de Fatima
- + A 19h15: réunion du chapitre de l'Ordre des Chevaliers de Notre-Dame
- + A 20h00: cours de doctrine approfondie et cours de philosophie politique

Jeudi 15 mars

- + A 20h00: cours de catéchisme pour adultes

Vendredi 16 mars

- + A 17h40: chemin de croix
- + De 18h00 à 20h00: consultations juridiques grat. (s. des catéchismes)

Samedi 17 mars

- + A 13h00: cours de catéchisme pour adultes
- + A partir de 18h00: vente de livres pour l'école Sainte-Marie de Saint-Malo (Salle des catéchismes)

Dimanche 18 mars

- + Toute la journée: vente de livres (salle des catéchismes) et vente sur le parvis pour l'école Sainte-Marie
- + Prédication aux messes et quêtes pour l'école Sainte-Marie
- + A 17h00: 4^e conférence de Carême

Mardi 20 mars

- + A 20h00: cours de doctrine approfondie

Mercredi 21 mars

- + A 19h30: réunion de la conférence Saint-Vincent de Paul
- + A 20h00: conférence pour le JCSN « Pourquoi se marie-t-on ? »

Jeudi 22 mars

- + De 9h00 à 17h00: réunion du Tiers Ordre carmélitain (messe à

11h00, salut à 15h30)

- + A 20h00: cours de catéchisme pour adultes

Vendredi 23 mars

- + A 17h40: chemin de croix

Samedi 24 mars

- + A 13h00: cours de catéchisme pour adultes

Dimanche 25 mars

- + Sur le parvis: vente de miel
- + Sur le parvis: vente de produits malgaches au profit de « Quo Vadis »
- + Prédication à toutes les messes pour la Légion de Marie
- + A 10h30: Consécration à la Sainte Vierge
- + A 17h00: 5^e conférence de carême

Lundi 26 mars

- + A 18h30: messe de l'Annonciation à la mémoire des victimes de la rue d'Isly à Alger il y a 50 ans (26/03/62)

Mardi 27 mars

- + A 20h00: cours de doctrine approfondie

Mercredi 28 mars

- + A 20h00: conférence par M. Jean Monneret « La date du 19 mars 1962: fin de la guerre d'Algérie ? »

Jeudi 29 mars

- + A 20h00: cours de catéchisme pour adultes

Vendredi 30 mars

- + A 17h40: chemin de croix
- + A 20h00: cours de catéchisme pour adultes

Samedi 31 mars

- + A 10h30: Rosaire à l'hôpital Tenon avec SOS Tout-petits
- + A 13h00: Cours de catéchisme pour adultes
- + De 15h00 à 19h00: colloque de Civitas sur Ste Jeanne d'Arc